

LE MARCHAND DE VENISE

De William Shakespeare. Texte français de Jean-Michel Déprats. Mise en scène Luca Ronconi avec Myriam Desrumeaux. Décors Margherita Palli. Costumes Vera Marzot. Lumières Sergio Rossi. Avec François Cahumette, Jean-Luc Boutté, Christine Fersen, Richard Fontana, Nathalie Nerval, Baptiste Roussillon, de la Comédie-Française et, entre autres, Bernard Ballet, Benoist Bauduin, Laurent Blanchard, Michel Favory, Philippe Fretun, Eric Lagarde, Yves Lambrecht, Pauline Macia, Jean-Michel Martial, Pierrick Mescam, Robert Ohniguiann, Jean Pemeja, Michel Ruhl, Pierre-Louis Sausseureau. A l'Odéon à 20 h 30 jusqu'au 24 novembre, à 19 h à partir du 24. Matinées le dimanche. Jusqu'au 14 janvier 1988. Dans le cadre du Festival d'automne (43.25.70.32).

Savants drapés

● C'est dans un jeu étrange, inquiétant, envoûtant de rideaux de théâtre empesés comme les arbres pétrifiés d'une impénétrable et mystérieuse forêt que Luca Ronconi choisit de dévoiler « le Marchand de Venise ». Des rideaux qui ne cesseront de coulisser donnant épaisseur, profondeur, cadrages différents à la succession des très fortes et belles scènes qui composent la pièce de Shakespeare. On peut apercevoir en coulisses les techniciens, tels matelots sensibles aux brises, qui ne cessent de faire évoluer, selon des subtils mouvements (enveloppement, dévoilement), les savants drapés rouge sang qui inscrivent immédiatement le cœur secret de la pièce : le théâtre et le sang interdît, quand tout coule et circule : l'eau sous les ponts de Venise, les bateaux du marchand sur les mers du monde, les biens matériels, l'argent, les croyances spirituelles (la fille du juif se convertit et on demande à la fin à Shylock de renoncer à sa foi), l'amour bien sûr et ses signes (les anneaux)...

Les signes, Luca Ronconi les aime. Ou plutôt les symboles : ainsi les trois coffrets entre lesquels les prétendants de Portia doivent choisir pour obtenir en mariage la belle (et sa fortune) deviennent de véritables coffreforts qui induisent l'image du tombeau. On a la lecture analytique et l'image fantastique : à l'intérieur, non des portraits, mais des simulacres de Portia (et l'actrice elle-même bien sûr). Décision forte, beaucoup plus que ne l'est l'envolée de Jessica (machinerie compliquée qui n'apporte rien et ridiculise la scène), ou le plateau omniprésent sur lequel les prétendants de Portia abandonnent leur fortune (un ajout inutile qui, de plus, ralentit passablement l'action). Tout comme le côté anecdotique qui oblige à interprétation : le feu du vene (ghetto !) et les lissices (le texte !)...

Luca Ronconi aime prendre son temps : on ne s'en plaint pas mais on comprend moins le découpage qu'il a décidé, en décalage par rapport aux actes de Shakespeare, pourtant très ingénieusement construits.

C'est sur une distribution très particulière que le metteur en scène appuie son travail, une pensée rigoureuse et cohérente des « personnages » : ainsi, Shylock est-il un homme mûr, mais non pas vieux, un homme pur, qui tient à ses convictions religieuses avec une noblesse de rabbin, un homme sage, n'était la folie du marché et l'entêtement à se faire rendre son billet. Jean-Luc Boutté lui apporte sa gravité sereine. La haine qui oppose les protagonistes est tellement ontologique qu'elle est sans violence apparente et la grande scène du tribunal (un théâtre !) laisse se développer toute l'émotion contenue et habi-



Richard Fontana (Bassanio), Jean-Luc Boutté (Shylock) et Christine Fersen (Portia). Intelligence et maturité.

tuellement cassée par la figure trop caricaturale de Shylock. Quelle force d'acteur !

D'Antonio et Bassanio, le marchand et son ami qui a besoin d'argent pour prétendre à Portia, Ronconi fait des contemporains, des camarades. Il peut ainsi mieux encore souligner l'ambiguïté homosexuelle de leur amour. Yves Lambrecht est très juste, très présent, dans la retenue, le silence, le non-dit. Richard Fontana prête sa force vitale à un Bassanio dont on peut douter des motifs : intéressé, joyeux, assez froid et attachant.

Portia a la maturité décidée de Christine Fersen, jeune, belle, mais d'une intelligence éblouissante surtout. Magnifique dans la réflexion, le calcul, sublime dans le choix de sauver Antonio, délicate à confondre les maris volages... Là aussi le choix de Ronconi apparaît lumineux, servi qu'il est par une actrice exceptionnelle.

On pourrait disserter sans fin sur cette mise en scène profonde et belle qui nous livre la pièce dans sa dimension romanesque et fouille au profond des plis : on l'a rarement si bien entendue, soutenue par un texte français savoureux et précis de Jean-Michel Déprats.

Il faut citer François Chaumette, superbe prince déçu, Natalie Nerval, excellente Nerissa, Bernard Ballet Gratiano à la frénésie bien domptée, Pierrick Mescam, Michel Favory très bons, très justes. En Lancelot, Philippe Fretun propose aussi un personnage paradoxal, intéressant. Bref : un très passionnant spectacle qui signe la force d'un regard, comme le font la musique, les lumières laissant l'œuvre ouverte sur la profondeur de ses plis...

Armelle HELIOT

*Coprofondien
de Paris
16/11/1987*



THÉÂTRE

« Le Marchand de Venise », de Shakespeare

Tyrannie de la machinerie

Le principal personnage de ce *Marchand de Venise*, le seul presque, est un homme complexe et imposant décor de Margharita Palli. Grâce au diaphragme d'un appareil photographique, des rideaux mobiles cadrent l'action, la resserrent, l'élargissent, faisant apparaître d'autres éléments, eux-mêmes mus par une laborieuse machinerie. Ces chemins, ces entrecroisements, ces entrecroisements, alourdi par des treuils mécaniques, des tours à verre, des lentilles d'approche, tout un bric-à-brac superflu et envahissant qui étouffe les acteurs et étouffe leur discours.

En cinq heures de représentation, deux bonnes heures sont exclusivement consacrées à manœuvrer ainsi ces rideaux et ces praticables, toute cette écrasante architecture qui freine la pièce et finit par la faire éclater en scènes décousues où aucune continuité ne s'impose. Le comédien n'a d'autre ressource que d'essayer vainement, entre les

temps morts, de s'affirmer contre le décor.

Comme curieusement Luca Ronconi a pris le parti de faire jouer ses comédiens en contre-emploi. (Jean-Luc Boutté est trop jeune pour être Shylock et Christine Fersen trop âgée pour être Portia), un sentiment de malaise s'installe qui ne nous quittera pas, de toute la soirée.

Alors que dans *La Servante amoureuse*, de Goldoni, présentée récemment en italien dans le cadre du Festival d'Automne, la direction d'acteurs de Ronconi était prodigieuse de rigueur, de précision, de subtilité, il semble qu'il se soit ici surtout intéressé à la composition générale du spectacle, à son ensemble, négligeant d'indiquer aux comédiens français ses intimes intentions, le sens, la pente de leur personnage. Ceux-ci paraissent comme fatigués, las, presque indifférents à ce qu'ils disent, comme s'ils n'avaient point eu de vrais contacts, quelque intelligence avec leur metteur en scène.

Parfois, donnant à Shylock, un entêtement doux, raisonnable et féroce, Jean-Luc Boutté tire son épingle du jeu, mais on a l'impression, la plupart du temps, que la conversation tombe, que le texte distillé sans conviction n'a plus de chair, de nerfs, qu'on s'en débarrasse. Et ce ralentissement extrême, au lieu de l'éclairer, paradoxalement, le rend incompréhensible malgré l'adaptation assez facile de Jean-Michel Déprats.

Que la faute en soit au manque de répétitions (le tout flotte un peu, a besoin d'être repris, on y sent des incertitudes), ou encore qu'elle tienne à une erreur de conception (les deux sans doute), la soirée est morne, interminable, quasi funèbre. Elle exige du public une patience angélique, et quand le rideau se baisse devant une salle à demi vide, c'est comme une délivrance. Quelque chose évidemment n'a pas fonctionné. A Ronconi de découvrir la faille.

Pierre MARCABRU.

● Théâtre de l'Odéon, 20 h 30.

THÉÂTRE

« L'Œil en coulisse »,
dimanche, A 2, 21 h 55

Auteurs en profondeur

En exclusivité,
une répétition du
« Marchand de Venise ».

L'odeur des planches, la magie de ce qu'on imagine derrière le rideau fascinent les amateurs de théâtre. La nouvelle émission mensuelle de Martine Chaussin, Fabienne Pascaud et Georges Paumier, sur A2, répond à ces désirs. Avec « L'œil en coulisse » on entre de plain-pied dans le travail du théâtre.

Dimanche soir, le deuxième numéro, tout en partant de l'actualité, s'attache aux auteurs. Judith Magre interprète « Inventaires », de Philippe Minyana, et celui-ci avoue à quel point, pour lui, écrire est une thérapie. Sylvie Joly dévoile comment elle passe de la vie à la scène en écrivant... verbalement. Macha Méril, Pierre Arditi jouent « L'Eloignement », dans lequel Loïeh Bellon met justement en scène un auteur dramatique. Elle confie combien le métier de créateur peut vous couper des autres.

Très humain, un portrait du comédien Jean-Paul Roussillon, trente-trois ans de Comédie-Française. De jolies confidences en forme de confession.

Enfin, la dernière séquence, malheureusement un peu trop longue, présente une exclusivité. On voit le metteur en scène Luca Ronconi faisant travailler Christine Fersen lorsqu'ils répétaient « Le Marchand de Venise ». On sent vraiment comment, ensemble, ils font, intellectuellement et physiquement, l'approche des mots jusqu'à ce que le texte et le corps se répondent.

Le mois prochain, « L'œil en coulisse » s'intéressera aux décorateurs. Ainsi pourrions-nous approcher tour à tour ceux qui vivent par et pour le théâtre.

Cette émission, fort bien faite, pourra peut-être sembler un peu ardue. Il ne s'agit pas ici de parloteries autour de quelques extraits de pièces mais d'une véritable plongée dans un monde hors du commun. Réalisée dans des conditions difficiles, avec des artistes débordés, elle a le mérite de hausser le niveau. Le théâtre, parent pauvre de la télévision, méritait bien ce beau regard en coulisse.

Anik MARTI.

13 NOV. 1987

LE MATIN

Mort de P.-A. Touchard

Pierre-Aimé Touchard, administrateur général honoraire de la Comédie-Française et ancien directeur du Conservatoire national d'art dramatique, est mort mercredi soir à son domicile parisien, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Pierre-Aimé Touchard fut inspecteur et inspecteur général des spectacles en 1946-1947, puis de 1956 à 1965. De 1947 à 1958, il dirigea la Maison de Molière à laquelle il redonna un nouvel élan après la grave crise de l'après-guerre. Bien qu'à la retraite, Pierre-Aimé Touchard reprit du service comme directeur du Conservatoire national d'art dramatique de 1968 à 1974.

Ronconi dirige pour la première fois les comédiens-français

Luca le magnifique

Retardé pour des raisons techniques, *le Marchand de Venise*, de Shakespeare, dans la traduction de Jean-Michel Deprats, commence à l'Odéon ce soir. C'est la première fois que le grand metteur en scène italien Luca Ronconi accepte de travailler avec des acteurs français, en l'occurrence la Comédie-Française (c'est-à-dire Christine Fersen, Richard Fontana, Jean-Luc Boutté, François Chaumette). Les deux artisans de sa venue en France parlent de ce grand personnage.

□ Nous avons fait venir Luca Ronconi en 1975 quand il a monté à Vincennes *Utopia*, qu'il avait créé dans un chantier naval abandonné en Italie et qui utilisait des avions et des automobiles ! Mais faire venir Ronconi pour travailler avec des acteurs français, ce fut une longue patience. C'est fait à présent avec *le Marchand de Venise* et avec la Comédie-Française : ainsi se concrétise un projet préparé primitivement avec Jean-Pierre Vincent. Et nous ne désespérons pas que Ronconi participe au festival d'Avignon 1989.

Si l'on regarde l'évolution du théâtre depuis la guerre, on s'aperçoit qu'en général, les plus grands metteurs en scène ne sont pas des novateurs. Leur lecture est contemporaine mais ils ne font pas bouger la forme théâtrale. Luca Ronconi, au contraire, est un novateur. En 1968, dans le pavillon de Baltard, aux Halles, *l'Orlando furioso* se déroulait sur des scènes multiples, parmi des grues. Le public, sollicité et envahi, était à la fois spectateur et auteur. C'était l'une des opérations fondatrices du théâtre d'aujourd'hui, comme les



Ronconi, plus charmant que les autres (Photo DR)

spectacles essentiels de Grotowski, Bob Wilson, Kantor et quelques autres.

Chez Ronconi, le décor joue un rôle capital. Dans la pièce d'Andréini qu'il monta pour la Biennale de Venise, un plancher recouvrait l'orchestre et tout était sur roulettes. Chaque acteur avait son décor à lui. Dans *la Serva amorosa*, de Goldoni, que nous avons présenté le mois dernier à Nanterre, les meubles bougeaient et dessinaient l'espace. Cette *Serva* était le chef-d'œuvre absolu, un modèle pour tous, montrant ce que les acteurs, les éclairagistes, tous nos professionnels ne savent pas faire. Chaque comédien jouait comme son texte parle. Tous les personnages étaient remarquablement dessinés. Tout était une leçon.

Mais il est aussi un grand analyste de textes, un chercheur

de textes inconnus et l'un des metteurs en scène dont le lien avec les comédiens est le plus fort. Il est très exigeant sur la volonté de participer. En même temps, il est timide, réfléchi, angoissé : il est charmant et, pour tout dire, beaucoup plus charmant que « les autres ». Il demande l'avis de ses acteurs sur tout, ce que personne ne fait.

Chez lui, tout débouche en machines théâtrales. Ce qu'il fait est tellement original que, Dieu merci, il a été très peu copié.

MARIE COLLIN
ET MICHEL GUY
Propos recueillis par G. C.

Le *Marchand de Venise* à la Comédie-Française, à l'Odéon 43-25-70-32 et festival d'Automne, (42-96-12-27), 20 h 30 sauf dimanche 15 heures et lundi.

Lo Croix
8/11/1987

Luca Ronconi : allegro ma non furioso

Depuis qu'en 1968 il préparait pour le théâtre de Spolète le fameux *Orlando furioso* de l'Arioste, avant de le porter, deux ans après, plus spectaculaire que jamais, sous les verrières du dernier des pavillons Bataillard alors encore debout aux Halles de Paris, Luca Ronconi a bien changé.

Celui qui apparaît aujourd'hui comme l'un des très grands du théâtre italien avec Strehler, Dario Fo, Carmelo Bene, sait bien pourtant qu'il reste le symbole, en France du moins, d'un grand moment de fervor théâtral et politique, et qu'avec ses chariots, ses praticables, ses comédiens emportés et voltigeurs, il représente une certaine idée de la liberté, qui aujourd'hui encore, fait florès dans certains pays, en Espagne notamment.

Mais il n'a jamais cessé depuis de mettre en scène, plus de 70 productions, dont très peu furent présentées en France, en 1971 à l'Odéon, quelques mises en scène d'opéra, Rossini pour l'Opéra de Paris, Berio pour celui de Lyon en 1979, et surtout *Utopie*, d'après Aristophane, présentée au Festival d'automne en 1975. Et aussi d'évoluer.

Vers une façon en apparence plus « classique ». Vers plus de raffinement psychologique, plus d'éclectisme dans le choix de ses territoires, mêlant de plus en plus matériel du mythe et grands auteurs du répertoire : Eschyle, Euripide, mais aussi Ibsen, Hoffmannsthal, Schnitzler, Maeterlinck... Et tout en conservant toujours aussi vital le sens de l'engagement physique et celui, extraordinaire, du mouvement, ce talent particulier qui lui permet de faire percevoir avec toute l'acuité voulue par les publics étrangers des pièces jouées en italien, telle cette *Sera amorosa* découverte voici peu à Nanterre dans toute sa souterraine cruauté.

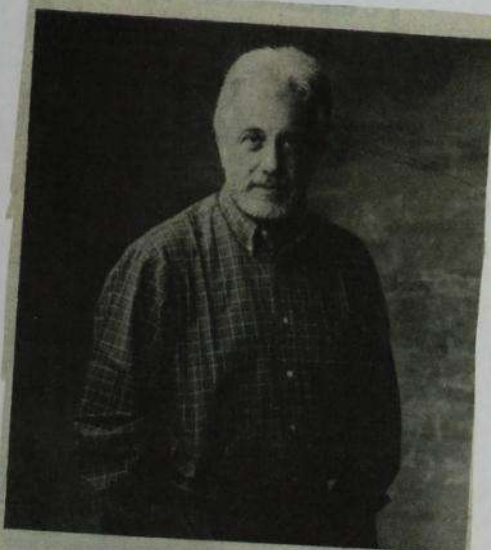
A-t-il tant changé l'homme à la barbe noire? Au vrai, tout en lui s'est argenté : douceur de la chevelure, douceur nouvelle de la prunelle, ou plutôt distance élégante et courtoise, une maîtrise, une sérénité peut-être... Une façon en tout cas de subjuguier tous les comédiens avec lesquels il travaille, qu'ils soient amis et habitués, comme ceux de la *Sera amorosa*, ou qu'ils travaillent avec lui pour la première fois, puisque tel est le cas des comédiens

français qui achèvent de répéter avec lui le *Marchand de Venise*, de Shakespeare, dont les représentations commencent à l'Odéon dans le cadre du Festival d'automne le 10 novembre. La séduction Ronconi existe, on la rencontre, mais nimbée de cette fermeté qui sied au grand professionnel.

Y aurait-il en lui quelque chose aussi de cette cruauté qu'il sait si bien faire surgir dans ce qu'il met en scène? A n'en pas douter. Mais peut-on être sans elle un grand meneur de comédiens? Probablement pas.

En tout cas, le choix du *Marchand de Venise* pour répondre à l'invitation de Michel Guy, toujours fidèle à ses options, de Grüber à Ronconi ou à Wilson, illustre parfaitement toutes les dimensions de ce sibyllin personnage, dont l'état civil (il est né en Tunisie voici cinquante-quatre ans, de père et mère italiens vite revenus au pays) épaissirait l'énigme plutôt que de la resoudre. Ce Shylock justement, dont il veut faire un juif fort, assumant clairement son opposition aux chrétiens, « machiavelique » peut-être mais pas « calculateur ».

N'y aurait-il pas là quelque projection mythique?



(Marc Enguerand)

En tout cas, en choisissant de monter Shakespeare pour un public français, sans avoir à tenir compte d'aucune tradition, et en échappant ainsi à la « fausse problématique de l'antisémitisme supposé de la pièce », Luca Ronconi fait montre d'une absence souveraine de préjugés, d'une vivacité, d'une sorte de gourmandise textuelle aussi, qui donnent à penser

que peut-être, finalement, il n'a pas tant changé. Au reste, quand on lui demande s'il se sent toujours « révolutionnaire » dans ses idées et ses pratiques, il répond avec une fermeté un brin distante que oui.

CHANTAL NOETZEL-AUBRY

● Odéon, du 10 novembre au 14 janvier. 43.25.30.32.



Luca Ronconi

entravé par les détails : mais bien sûr, tout ce qu'on trouve, il faut tenter de le représenter... »

Ce « *Marchand de Venise* », Luca Ronconi le monterait cette saison en Italie, avec des acteurs italiens. Cette expérience avec des comédiens de langue française, venus de la Comédie-Française ou d'autres horizons, lui permet aussi de prendre la mesure de natures différentes. « Mais ce n'est pas tant l'acteur qui est différent, que l'attente du public. C'est elle au fond qui détermine le jeu. En Italie, c'est la salle qui demande l'engagement physique du comédien, sa force vitale, sa sensualité. En France, le jeu est plus tenu, plus rigoureux. Je dirais qu'en Allemagne on est du côté de la précision... C'est vrai, on peut caractériser des styles, mais c'est chaque fois le public qui les dessine... »

Là même où se tient le théâtre de l'Europe, à l'Odéon, on a envie de savoir ce que lui, Ronconi, peut penser de la situation des théâtres en Italie. Lui ne pense pas qu'il n'y a pas assez d'argent pour le théâtre. « Il y en a trop et il est mal distribué... Mais comment dire que le théâtre va mal dans un pays où l'on dénombre 500 créations par an ? »

Prudent Ronconi. Tempéré dans ses déclarations. Comme au secret d'un travail qui l'occupe entièrement. Dans ses pensées. On aura l'occasion de vous reparler de lui et de ce travail avec les élèves de l'Académie Sainte-Cécile : « J'y suis un professeur parmi d'autres... Deux ou trois mois tous les deux ou trois ans... C'est bien... Va bene ! »

Propos recueillis par
Arnette HELIOT

« *Le Marchand de Venise* », du 10 novembre au 14 janvier. Du mardi au samedi à 20h30 et le dimanche à 15h. Sauf 12 et 17 novembre et 3 décembre (soirées « réservées »).

Texte français de Jean-Michel Deprats. Collaboration artistique Myriam Desrumaux. Décors Margherita Palli. Costumes Vera Marrot. Lumières Sergio Rossi. Avec François Chamutte, Jean-Luc Boutté, Christine Fersen, Richard Fontana, Nathalie Nerval, Baptiste Roussillon et Bernard Ballet Pauline Macia, Pierrick Messem, Michel Favory, Michel Ruhl, Jean-Michel Martial, Yves Lambrecht, Robert Ohniguian, Philippe Fretun, Jean Pemeja, Pierre-Louis Sausserau, Eric Lagarde, Laurent Blanchard.

Location-réervations : 43.25.70.32. On peut se reporter au numéro spécial de la revue « Théâtre/Public » qui consacre un numéro spécial au Festival d'automne avec, en particulier, une étude de France Quadri sur le travail de Luca Ronconi.

Les protagonistes du « *Marchand de Venise* » : Christine Fersen, Fortia, Jean-Luc Boutté, Shylock, Richard Fontana, Bassanio.

Le quotidien de Paris
31/11/1987

SHAKESPEARE A L'ENSEIGNE DE RONCONI

Présence en force du grand metteur en scène italien dans le cadre du Festival d'automne. Après « la Serva Amatora » de Goldoni, vue à Nanterre, c'est la création, avec les Comédiens-Français, du « Marchand de Venise ».

● L'audace et la fête, le temps chavire, les tréteaux, les estrades et les chariots, les oiseaux mythiques et le désordre envrant du poème : pour les spectateurs français, Luca Ronconi est l'homme de la magnifique mise en scène de « Orlando Furioso ». Un spectacle qui a presque vingt ans (il avait été créé à Spolète en 1968) et que le monde entier découvrit par la suite avec le même enthousiasme émerveillé. Ronconi sait bien qu'il est l'homme de ce spectacle. Il est pourtant revenu en France depuis, mais dans la fête et dans le cœur de chacun, de ceux qui l'ont vécu, il y a ces nuits de déchainement politique sublimé, comme un rêve et un désir inassouvi d'auteurs.

Triplement présent cette saison, dans le cadre du Festival d'automne avec une pièce méconnue en France de Carlo Goldoni « la Serva Amatora », donnée en italien à Nanterre. Superbe travail sur la langue et les mouvements profonds d'une comédie singulière ; avec des travaux d'élèves — et Ronconi insiste sur élève — que l'on verra également au théâtre des Amateurs. Une pièce d'Andreini « Amor nello specchio » jouée par les apprentis comédiens de l'Académie Sainte-Cécile (équivalent du Conservatoire), enfin avec cette mise en scène tant attendue du « Marchand de Venise » de Shakespeare avec les Comédiens-Français. Un projet qui remonte à quelques années et qui s'appuie sur une traduction nouvelle de Jean-Michel Deprats.

Réalisme et fantastique

Dans la belle salle du théâtre de l'Odéon, au milieu des fauteuils enlevés sous les housses blanches, Ronconi surveille la mise en place du décor. Les comédiens ne sont pas encore là qui, tout à l'heure, sur le plateau, répéteront encore sous la direction d'un maître dont tous louent l'intelligence et le savoir, la force intuitive, le sens du plateau. Luca Ronconi, calme et serein, explique ses choix. « Je n'ai pas souvent monté Shakespeare en Italie. Pour travailler en France, avec les Comédiens-Français, et d'autres, une pièce italienne traduite, cela m'aurait gêné. Mettre en scène Shakespeare sans les entraves d'une tradition — comme j'aurais pu le ressentir en Italie —, c'est une belle occasion et j'ai choisi « le Marchand de Venise » parce que j'aime particulièrement cette pièce... et c'est aussi une façon de retrouver l'Italie et des lieux que j'aime ! La pièce est belle et très intéressante par ce mélange de réalisme et de fantastique, cette « fantaisie » qui mime sans cesse les apparences. J'appuie mon travail sur ces deux pôles qui animent dramaturgiquement la fable, donnent une dyna-

mique aux éléments hétérogènes de la pièce ; ce mélange de matériel mythique et de chronique concrète : le marchand de Venise, la classe des marchands, les relations d'argent, la haine raciale... » Ce qui passionne Luca Ronconi c'est le mécanisme même de l'œuvre. Les « personnages » sont pour lui d'autant plus forts qu'ils évoluent : « C'est le réseau de relations qui est très intéressant. Parfois un personnage prend identité par rapport à un autre, qui peut être à l'arrière-plan. »

Un Shylock supérieur

Les sources du « Marchand de Venise » sont légendaires. La livre de chair que Shylock menace de prélever sur la personne d'Antonio s'il ne lui rembourse pas son prêt au jour dit, on en trouve déjà l'anecdote dans des contes religieux d'Orient et aussi dans un recueil de contes italiens de la fin du XIV^e siècle ; quant à l'histoire des confrets, les savants vous diraient qu'elle vient de « la Gesta romanorum », traduite en anglais en 1577. Ces lettrés vous trouveraient d'ailleurs d'autres textes de référence, repris par le divin Shakespeare. Ce qui frappera sans doute les

spectateurs en voyant la mise en scène de Luca Ronconi, c'est un parti pris de distribution qui modifie sensiblement nos habitudes. Ainsi Shylock est-il interprété par Jean-Luc Boutté et Antonio par Yves Lambrecht, tandis que Richard Fontana interprète Antonio. Une façon d'éclairer les relations entre les personnages qui font le mouvement même de la pièce.

Les deux mondes du « Marchand », Venise et Belmonte, qui serait l'un de violence et de réalisme, l'autre de romance, de romantisme et d'irréalisme, Ronconi explique qu'il veut en souligner les analogies, les correspondances. Des « détails » qui métamorphosent jusqu'aux protagonistes. Ainsi le Shylock de Luca Ronconi est-il loin de l'image hâtive du méchant, du soumis. « Un Shylock supérieur, un personnage fort, dans sa tradition, clair, conscient, et qui assume avec fermeté son opposition aux chrétiens. Je ne l'imagine pas avoir de prime abord des intentions cruelles ou trompeuses. Ce sont les autres qui le soupçonnent... »

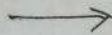
Autre ligne de force de la pièce, le rapport amour/argent. « Tous les personnages, remarque le metteur

en scène, ont à l'esprit, pas forcément de façon consciente, l'analogie or/sex. » Il y a de la monnaie vivante dans « le Marchand de Venise », une circulation symbolique complexe qui structure l'ensemble. Apparemment on pose usure et amour, et pourtant il y a d'étranges ponts de l'un à l'autre...

Pas seulement dans « le Marchand de Venise », d'ailleurs, c'est un thème, qui hante Shakespeare, une image qu'il utilise beaucoup en une intuition poétique profonde, analyste avant l'heure...

Cette donnée est plus importante pour Luca Ronconi qu'une autre des lames traditionnellement repérée dans la pièce, un autre fil, l'homosexualité des personnages masculins (Bassanio/Antonio en particulier). « Travaillant dans une langue qui n'est pas la mienne, j'attache beaucoup d'importance à l'adaptation de la pièce écrite spécialement par Jean-Michel Deprats. Un texte clair qui n'impose pas d'option d'interprétation, j'y tenais essentiellement. »

Ronconi a vite lancé le jeu dans la répétition : « Le risque d'un travail à la table trop long est grand avec une pièce labyrinthique. On risque de se perdre, littéralement. D'être



Un homme traqué

À l'Odéon on retrouve Luca Ronconi, la somptuosité de ses images fragmentaires. C'est le Marchand de Venise, de Shakespeare, histoire cruelle d'un homme traqué.

En 1973, Luca Ronconi occupait l'Odéon, et y construisait, pour son spectacle XX, une maison-piège, un labyrinthe dans lequel les spectateurs, déboussolés, frôlaient des événements dont ils ne percevaient que des reflets déformés. Luca Ronconi, revenu à l'Odéon pour le Festival d'automne et avec la Comédie-Française, y présente le *Marchand de Venise*. Sur la scène, cette fois. Et c'est sur la scène que se reconstitue le piège, le labyrinthe où la raison se perd, où réalité et rêve se frôlent, interfèrent, pour donner une vision trouble, c'est-à-dire double comme dans un double miroir où les images pas tout à fait semblables seraient vues simultanément.

Le décor est de Margherita Palli. De faux rideaux aux plis très lourds, dont le rouge est assombri par les siècles, et qui glissent latéralement, encombrant l'espace, puis s'écartent, encerclent un gouffre noir, une grotte, et puis encore dévoilent des fragments de tableaux, allégories ou scènes de genre. Superbe. Tout y est, les lézards sur les murs gris, les couleurs soyeuses, la lumière sur les velours, l'ombre sur les drapés des robes, les cols blancs des hommes sur le noir intense de leurs costumes, les attitudes juste un peu exagérées, les accessoires quotidiens — fours des verriers, métiers à tapisseries — et les instruments symboliques, les balances des marchands et celles des juges, les coffres qui enferment les ducats d'or, ou le portrait de la femme à conquérir.

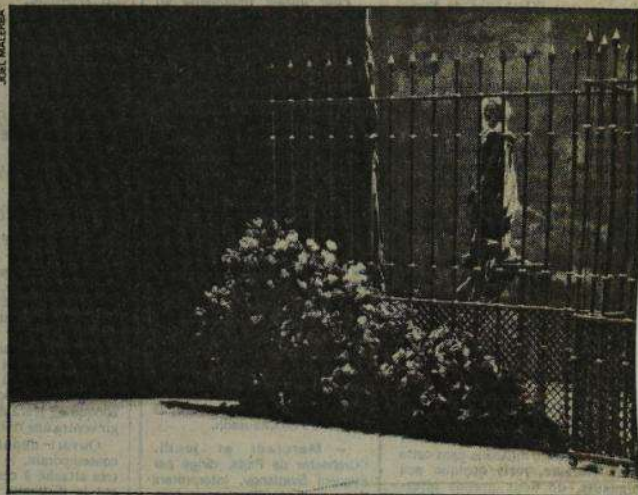
Imaginez la composition immense d'un maître, qui aurait été dispersée, que l'on retrouverait par morceaux, que l'on recréerait au fur et à mesure. Et au fur et à mesure dans un climat de magie sulfureuse, se raconté, avec des ellipses, des hésitations, des contradictions, des reprises, la double intrigue du *Marchand de Venise*.

Miroir cruel

A Belmont vit Portia (Christine Fersen). Selon le vœu de son père elle épousera celui qui saura trouver dans lequel des trois coffres est caché son portrait. A Venise vit Shylock (Jean-Luc Boutté) dont la fille (Pauline Macia) est enlevée par un godelureau (Baptiste Roussillon), qui d'ailleurs n'oublie pas d'enlever en même temps une petite fortune. D'autre part, le jeune marchand Antonio (Yves Lambrecht) prête de l'argent à son ami Bassanio (Richard Fontana), qui est amoureux de Portia, et il doit en emprunter à Shylock qu'il devra rembourser, sous peine de devoir lui donner un livre de sa chair...

Une plaisanterie, pense-t-il, une manière de blouser ce chien de Shylock, ce juif qu'on ne supporte que parce qu'il est riche et qu'on n'appelle jamais que « chien » ou « juif ». Mais Shylock ne supporte pas la trahison de sa fille, partie avec l'un de ceux qui l'humiliaient quotidiennement. D'un coup, il n'accepte plus. Il demande justice tout en sachant très bien qu'elle ne lui sera jamais appliquée. Alors, il va pousser jusqu'à l'absurde la froide logique de cette justice et, puisqu'il a prise sur Antonio, il va

Christine Fersen dans le rôle de Portia.



exiger le livre de chair. On lui a volé son bien et ce n'est pas rien, c'est son enfant.

Comme le Juif de Malte ou Nathan le sage, le *Marchand de Venise* fait partie des pièces parfois considérées comme antisémites. Il est possible de les monter de cette manière, comme n'importe quelle pièce d'ailleurs. C'est affaire de mentalité. Naturellement, ce n'est pas le cas ici. D'abord, il y a le choix de Jean-Luc Boutté, Shylock peu habituel, jeune, très beau, pâle, crispé sur une souffrance si terrible qu'il ne peut pas l'exprimer directement. Il ne peut ni crier, ni pleurer, ni supplier. Il est détruit. Calmement, à ceux qui le méprisent, l'insultent, il dit à peu près : « Je suis juif et je souffre quand on me fait mal, je ris quand on me chatouille, je me venge quand on me cause du tort ». Tendu, la voix sourde, Jean-Luc Boutté est impressionnant de dignité et de force. Il n'y a plus un bruit de fauteuil, plus un soupir dans la salle. Comme s'il faisait découvrir la vérité de cette évidence.

Jean-Luc Boutté ne se bat pas pour vaincre mais pour rétablir un équilibre que la justice vénitienne lui refuse. Il tend à ses juges un miroir cruel : « Vous employez des esclaves à des tâches indignes, et quand on vous le reproche vous dites « ils m'appartiennent ». A moi, cette livre de chair m'appartient. Je ne connais pas de miséricorde ». Il n'est pas un héros, on n'a pas envie de s'identifier à lui, et pas davantage aux autres personnages du spectacle. Luca Ronconi ne s'intéresse ni aux héros ni à la judéité d'un homme pas plus cruel que Macbeth, Richard III ou Lear. Il suit la dérive de cette victime flouée, traquée, à qui la vengeance échappe. Il met en marche le mécanisme de sa folie — c'est comme un refroidissement progressif et mortel de l'âme.

Dans la Venise picturale, belle et morte, dans les couloirs oniriques de Belmont, il n'y a pas d'amour, seulement des échanges d'argent, de promesses, de vies. Ronconi parle d'analogie entre l'or et le sexe. Mais pour « sexe », il faut entendre possession, non pas plaisir. Les personnages donnent une impression de lassitude blasée, même les jeunes amoureux par qui tout arrive. Antonio aussi, qui, lui, paraît complètement creux, et c'est gênant.

Les relations entre Bassanio et Portia sont étrangement lointaines, Richard Fontana se laisse protéger par Antonio (Ronconi dit avoir laissé de côté le caractère homosexuel de leur amitié, de toute façon c'est visible). Il se laisse aussi mener par Christine Fersen. Elle est superbe, vibrante, subtile, forte. Un coup de flamme pour le joli garçon l'arrache à elle-même. Dès qu'elle le connaît, elle est forcément déçue. Brisée. Mais elle assume avec élégance. Elle, en tout cas, sait payer.

Dans le monde rapace et usé de cette comédie féroce, Christine Fersen et Jean-Luc Boutté sont les seuls capables d'éprouver passions et souffrances. Ils dominent une distribution très inégale. Se distingue également Bernard Ballet, valet farouchement raciste — il fait penser aux Dupont-la-Joie qui, à la sortie des procès attendent les condamnés pour leur cracher des insultes. Et François Chaumette, dans le rôle très bref du roi d'Ara-

gon, Jean Baulieu, Nathalie Nerval, suivante de Portia...

Un spectacle de Luca Ronconi n'est jamais quelque chose qui s'avale en douceur. Il y a des longueurs, dans les entr'actes, les changements de décors. Il y a des comédiens insuffisants. Mais une magie particulière. Pas seulement la splendeur des costumes, des éclairages, des décors. Pas seulement les raffinement de l'intelligence. Pas seulement la mélancolique cruauté qui frôle le sadisme... Il y a encore autre chose. Une autre beauté, un message secret. Des images, des mots qu'on n'oublie pas.

COLETTE GODARD.

* Odéon, 20 h 30. A partir du 24 novembre, les représentations commenceront à 19 h 30 et 14 h 30 le dimanche.

* Le texte, adapté par Jean-Michel Deprats et suivi d'un dossier est publié aux Editions Sand-Comédie Française, 149 p., 32 F.

Télérama 9-IX-1987

Le Technicien du Film et de la Vidéo
15-IX-1987

**LUCA
RONCONI**

Le Festival d'Automne rend un hommage attendu à l'un des plus grands metteurs en scène de théâtre actuels, superbe ordonnateur d'espace et violent directeur d'acteurs : l'Italien Ronconi. Au programme, *La Serva Amorosa* de Goldoni, au Théâtre des Amandiers, et en italien... (du 13 au 17 octobre). Puis en français, à l'Odéon, et avec la Comédie Française, *Le Marchand de Venise* de Shakespeare (du 10 novembre au 14 janvier, 42-96-96-94).

QUE FONT-ILS ?

LUCA RONCONI revient à Paris après une longue absence. Le Festival d'automne l'a persuadé de mettre en scène "Le marchand de Venise" avec la Comédie Française. Le spectacle se donne à l'Odéon du 9 novembre au 14 janvier. Ronconi aborde pour la première fois Shakespeare et présente de plus à Nanterre-Amandiers "La serva amorosa" de Goldoni du 12 au 16 octobre avec ses acteurs italiens puis "Amor nello specchio" avec ses élèves du 17 au 21 novembre.

Le Monde 14-IX-1987

Le langage de l'argent

On se souvient des spectacles de Luca Ronconi comme de grandes compositions mouvementées, convulsives, flamboyantes. Aujourd'hui il dirige les comédiens français dans *Le Marchand de Venise*, une pièce à laquelle il pensait depuis longtemps. Il avait dans l'idée de la monter à Venise même, des questions de date et de budget l'en ont empêché. D'autre part, Michel Guy tenait à ce qu'il revienne au Festival d'automne - qui avait accueilli *Utopia* au Parc Floral en 1975. Après avoir renoncé à plusieurs projets, ils se sont mis d'accord. Après encore une année de retard, la première représentation est prévue à l'Odéon le 10 novembre.

Bien qu'il soit proche des élisabéthains, de leur violence, de leur emphase, de leurs ambiguïtés, Luca Ronconi n'avait jusqu'à présent mis en scène qu'un seul Shakespeare. C'était, il y a vingt ans, *Richard III* avec Vittorio Gassman, en italien bien entendu. Les questions de langage, le passage de l'écriture à la parole, du parlé au joué, obsèdent Ronconi. En particulier le passage d'une culture à l'autre, les décalages obligés de la traduction. Et chez les auteurs italiens, à l'exception de Goldoni dont il savoure l'ironie et la cruauté, il aime faire travailler les comédiens sur un théâtre baroque, rarement joué, archaïque, dont les personnages, dit-il, « pris dans une destinée qu'ils ne contrôlent pas, sont dénués de sentiments ».

« Pour Shakespeare, c'est différent. Différent aussi dans les pièces historiques et dans les autres, dans *Richard III* et *Le Marchand de Venise*. Là, les comportements ne sont pas vraiment liés à la progression de l'intrigue mais plutôt à une sorte de psychologie, qui passe par le langage. Alors, la traduction

ajoute un niveau supplémentaire d'interprétation. »

Luca Ronconi ne lit pas un texte pour ce qui est raconté, mais pour toutes les possibilités de jeu entre les acteurs et les mots. Même si son goût pour les machineries compliquées en perpétuel mouvement s'est atténué, le décor reste comme le prolongement architectural de la pensée. « Avec *Le Marchand de Venise*, qui est une histoire d'échanges, de commerce dans tous les sens du terme, il s'agit de montrer comment ces échanges et ces tracés, comment les déplacements d'objets travaillent à l'intérieur des gens. »

Pour que le texte crache ce qu'il cache, les acteurs ne doivent pas s'identifier immédiatement à leurs rôles. Ils ont à se colleter avec eux, à tourner autour, à en creuser les ombres. C'est peu dire que Luca Ronconi utilise les contre-emplois. Il va plus loin, part en quête de vérités enfouies très profondément, par le biais de la fiction poussée à l'extrême de ses limites, juste à portée de l'impossible - de la folie. Il traque les visages derrière leurs reflets, de la même manière que le sens d'un texte à travers les « trahisons » des traductions.

Ainsi Shylock n'est pas vu comme un « juif vieux ». Il est joué par Jean-Luc Bouitte. « De cette façon, dit Ronconi, on évacue le faux problème de savoir si la pièce est antisémite ou non. Ce n'est vraiment pas mon propos, Shylock est un homme jeune. En tout cas il n'a rien d'une victime. Il possède une grande force intérieure, qui est son obsession de la justice. Ou plutôt de l'équilibre, cet équilibre des balances que le moindre mouvement détruit.

« Quant à Portia, on la voit habituellement comme une très jeune

filie naïve. Moi, non, et c'est Christine Fersen. Elle est l'enjeu de la pièce, son fil conducteur. Elle est considérée comme un gage et n'est pas libre de ses choix. Elle symbolise la dévalorisation de la justice, de la passion amoureuse, de tout.

« Je ne pratique pas systématiquement le paradoxe : j'essaie de montrer comment certains types de rapports s'établissent entre les gens, et aussi le rapport d'une société de marchands avec l'argent. C'est une histoire d'argent, mais il s'agit de dire sa place et comment il devient un langage plus précis que les mots. »

COLETTE GODARD.

A
n
d
t
i
s
c
m
q
s
l
v
G
a
p
d
a

THÉÂTRE

Une soirée pour rien

Pour ses débuts shakespeariens, Luca Ronconi a commis les pires erreurs

Luca Ronconi est de ces grands metteurs en scène qui, depuis son « Orlando furioso », aura contribué à nous donner une vision neuve du théâtre. A la différence de son compatriote Giorgio Strehler, il a peu travaillé en France. S'il a donné dans ce même Odéon, en 1971, un spectacle de sa composition, intitulé « XX », c'est la première fois qu'il monte chez nous une vraie pièce. La première fois, aussi, qu'il monte Shakespeare.

Pour ces doubles débuts, il a choisi l'œuvre la plus controversée, ce « Marchand de Venise », où un usurier juif exige de son débiteur chrétien un livre de sa chair pour prix de sa dette. Shylock sera débouté au cours d'un procès où sont révélées les lois qui régissent les étrangers, et donc les juifs, dans la ville où fut inventé le mot « ghetto ». Dire que Shakespeare était antisémite, au sens d'aujourd'hui, serait absurde. Quand Shylock proteste de son humanité (« Je suis juif. Un juif n'a-t-il pas des yeux ? Un juif n'a-t-il pas des mains ? ») ou bien plaide en faveur de ses droits, Shakespeare rompt avec les superstitions haineuses de son temps, en vrai humaniste. Il n'en reste pas moins que la livre de chair exigée par Shylock tombe sous le coup de ces préjugés raciaux. On est en pleine ambiguïté.

En donnant le rôle de Shylock au jeune et beau Jean-Luc Boutté, Ronconi a visiblement voulu atténuer les aspects repoussants d'un personnage dont la vengeance est en partie justifiée. Les scènes où apparaît Jean-Luc Boutté, grave et pâle, sont les plus prenantes d'une soirée qui, hélas ! en compte peu. Comment justifier en effet le choix de Christine Fersen pour le rôle de Portia, jeune vierge qui propose à ses prétendants l'épreuve des coffrets d'or, d'argent et de plomb, avant de se déguiser en jeune docteur de la loi pour confondre Shylock ? Trop âgée pour le rôle, Christine Fersen contredit tout ce que

Shakespeare fait dire et faire à cette vierge farouche et androgyne.

Ilya un an, déjà, le spectacle de Ronconi n'avait pu être monté à la Comédie-Française parce que les décors, trop peu malléables, ne permettaient pas l'alternance. A l'Odéon, les premières représentations ont dû être annulées, les machinistes n'arrivant pas à maîtriser les lourds rideaux de bois ou de matière plastique peints en trompe l'œil qui s'ouvrent et se ferment sur d'autres décors pesamment construits.

Nous sommes habitués aux longs spectacles. Celui-ci dure plus de quatre heures, bien inutilement tant il faut incriminer la lenteur de jeu, une lourdeur de tous les détails qui altèrent considérablement le rythme. Les deux actions simultanées — les démêlés de Shylock et les amours de Portia — ne peuvent se compléter que si elle sont mises sur le même plan. Il y a dans ce contrepoint quelque chose de vif et de léger, de poétique pour tout dire, que la mise en scène de Ronconi étouffe. Il n'est pas jusqu'à ces habits noirs de puritains qui ne nous éloignent de l'atmosphère pseudo-vénitienne de la pièce. Une scène reconstituant « la Leçon d'anatomie » de Rembrandt justifie-t-elle ce deuil perpétuel ?

Qu'est-il arrivé à Ronconi ? A-t-il été enivré de travailler dans un grand théâtre, avec, en partie, des acteurs de la Comédie-Française ? N'aurait-il pas alors démontré par l'absurde que les excès de mise en scène nuisent à l'écoute d'un texte complexe et précieux entre tous ? Son échec aura fourni des armes aux simplificateurs qui nient la nécessité d'accorder les textes anciens à nos sensibilités, à ceux qui voient dans ce genre de mise en scène quelque chose d'inutile — et de fort coûteux. *Guy Dumur*
« Le Marchand de Venise », de William Shakespeare. Odéon, jusqu'au 14 janvier.



Christine Fersen et Richard Fontana dans « Le Marchand de Venise »